

Philippe Sollers: « Navré, je n'ai pas mon visa d'origine modeste »

L'écrivain publie « Mouvement » (Gallimard). Houellebecq, Modiano, mais aussi la drogue, Bordeaux, l'Académie, la gauche, Jean-Paul II... Pour « Le Point », cet éternel réfractaire poursuit sa « guerre de mouvement ».

Philippe Sollers est un fou fumant, preuve en est l'interview qui suit. Fou, car il n'est jamais là où on l'attend, sauf quand il s'agit de parler de lui. Le fou est touchant, mais d'abord libre, un pléonasme. Cette liberté, il la revendique, il la tousse même. Elle est partout, en vrac, dans ses mots écrits ou prononcés. Il faut donc bien suivre. Mais la grande hantise de l'auteur de « Femmes » est la mémoire, au sens cérébral. Pas celle qui nourrit l'Histoire et exalte le roman national, mais celle qui aide à assimiler une lecture, à retenir une citation, pour mieux s'élever – et briller. Sollers en a, de la mémoire. Il le prouve dans « Mouvement », son dernier roman, où il accumule les souvenirs, les références philosophiques, les anecdotes... Et c'est follement plaisant ■ S. M.

Le Point: On est venu vous voir afin de vérifier quelque chose...

Philippe Sollers: Quoi donc ?

La thèse de Bernard Frank, récemment reprise par Eric Zemmour, selon laquelle votre drame, Philippe Sollers, est que, dans le fond, vous ne dites jamais rien...

Le vrai problème consiste à savoir qui se souviendra du fait que je ne dis rien. Le propos de Frank et de Zemmour révèle une grande maladie pour laquelle j'ai inventé un mot, « oublier ». Quand quelqu'un me dit qu'il m'a lu, je lui réponds qu'il m'a sûrement « oublié ». Beaucoup des patients de ma femme [Julia Kristeva, NDLR], qui est psychanalyste, se plaignent de ne pas pouvoir mémoriser le paragraphe d'un livre qu'ils viennent de lire. Ne sommes-nous donc pas dans une mutation importante qui vient de loin, de Bernard Frank, atteint de cette maladie, jusqu'à Eric Zemmour ? La mémoire est en train d'être attaquée par la communication instantanée. Or la mémoire est un muscle, un sport de haut niveau.

Dans le cas de Frank, l'oubli est immédiat, à peine votre livre refermé... Est-ce un propos gratuit, juste méchant ?

Non, non, il ne savait juste pas qu'il était malade. Il ne retenait rien de mes écrits et, du coup, il ne disait rien, comme Zemmour aujourd'hui.

Qu'est-ce qui vous atteint le plus dans la vie ?

Je suis sensible à beaucoup de choses du moment, pourvu qu'elles soient belles. La recherche de la beauté instantanée me tient. Ce qui est beau est vrai.

Certaines attaques peuvent être belles, très fines, en

rimes. On ne parle pas du « portier d'hôtel » dont vous a affublé Angelo Rinaldi...

Ce sont des passions tristes. Je suis ceci, je suis cela... Tout ce qui s'est écrit à mon sujet est souvent à côté de la plaque. On peut dire tout ce qu'on veut, mais personne n'a jamais dit que j'écris mal. Cela me suffit amplement.

Est-ce que vous vous vivez comme un réprouvé, un mal-aimé ? On a parfois l'impression que oui.

Pas du tout ! Tout ce jeu m'amuse. La question doit être renversée. Pourquoi est-ce que j'intéresse autant de gens qui ont envie de dire du mal de moi ? Qu'est-ce qui les anime ? Nous sommes dans l'« hainamoration » conceptualisée par mon ami Lacan. Je suis en guerre, parce que je me dois de rester libre et indépendant. Ecrire ce que je veux, publier ce que je veux, cela suppose une intensité nerveuse. Le reproche qui m'est fait est donc avant tout physique. Mes détracteurs se demandent comment j'ai fait pour avoir ce corps-là. C'est de mon corps qu'il s'agit.

Vous évoquez souvent nos grands auteurs, mais jamais vous ne les inscrivez dans une histoire française, osons, une identité française. Pourquoi ?

Car, pour ma part, je me définis d'abord comme un Européen d'origine française qui, très tôt, s'est intéressé à la Chine.

Aucun attachement à la France, la nation ?

La nation ne me parle pas du tout. C'est creux. Je suis de Bordeaux. Clemenceau a eu le mot le plus erroné des proclamations politiques : « La Révolution est un bloc. » Eh bien, non ! Pensons plus loin. Il y a un parti, le mien, appelé les Girondins, dont les représentants ont été guillotins. Pourtant, quand l'Hexagone s'effondre en tant que nation, où va-t-on ? A Bordeaux ! 1870, 1914, 1940... Et aujourd'hui... [éclat de rire] tout le monde espère voir Alain Juppé à l'Elysée.

Bordeaux à Paris ?

On y est ! Regardez les sondages. Ce n'est pas Juppé que les gens veulent élire, c'est le savoir-vivre bordelais.

Bordelais... Il n'y a pourtant pas plus parisien que vous !

Oui, en effet... [il murmure] Mais je suis le poison.

Dès le départ, vous avez reçu l'aide de Mauriac, d'Aragon...

Il y a la providence, bien sûr. Je pense au « Bloc-notes » que me consacre Mauriac à la sortie de mon premier livre, « Une curieuse solitude » [1958]. C'était dans un magazine [L'Express,



« Pour Philippe Sollers, aimé des fées »

■■■ NDLR] qui m'attaque désormais constamment. Je pense aussi à l'étourdissant article d'Aragon, qui faisait l'éloge de ce premier roman. Mais ce n'est pas cela qui m'a le plus touché. C'est la dédicace d'André Breton pour la réédition des manifestes du surréalisme : « Pour Philippe Sollers, aimé des fées. »

Il y eut une querelle, paraît-il, entre Aragon et Mauriac pour savoir lequel vous avait repéré le premier...

Ils étaient à la recherche du type qui allait reprendre le flambeau. Mais la grande admiration de ma vie reste Georges Bataille, qui entra dans le bureau de *Tel quel*, notre revue d'avant-garde, s'asseyait et gardait une forme de silence. C'était une question de corps sacré. Pourquoi était-il là ? Je ne sais pas, l'atmosphère lui plaisait peut-être. Il a fallu quarante ans pour voir ses romans publiés dans la « Pléiade »... Je vous raconte cela et me dis en même temps qu'on pourrait m'attribuer un nouveau nom : « J'étais là ! » Je m'entends parfois raconter des histoires dont j'étais le témoin.

Pensez-vous encore au suicide ? Vous y avez songé au moins deux fois dans votre vie.

J'y pense très souvent. Tout suicidé n'est pas à la hauteur de Gérard de Nerval ou de Guy Debord, qui s'est fait exploser les poumons. La mort, je l'ai sentie très tôt. Au service militaire, j'aurais pu m'ouvrir les veines, mais c'est à Malraux, qui m'a sorti de là, que je dois la vie. Je l'ai remercié d'un

petit mot et il m'a répondu sur une carte de deuil – ses fils venaient de mourir : « C'est moi, Monsieur, qui vous remercie d'avoir une fois au moins rendu l'univers moins bête. » Jugé d'où l'on tombe ! La mort, c'est le rapport au néant.

Il existait, écrivez-vous, une comédie Mauriac et une comédie Aragon. Existe-t-il une comédie Sollers ?

Oui, bien sûr, sans quoi je ne serais plus là. En outre, j'ai été deux ans chez les Jésuites... [rires].

La drogue, ça vous aide ?

Baltasar Gracian a eu cette formule : « Vite et bien, deux fois bien. » Vite et bien. En somme, si cela ne va pas vite dans l'écrit, il faut laisser tomber. C'est fort de cette conviction que j'ai testé les pouvoirs du Captagon [par ailleurs, la drogue des djihadistes, NDLR]. Admirable au démarrage, mais la descente est pénible. C'est une drogue qui rend maître du monde.

Vous en avez pris beaucoup ?

A l'époque, oui. Je mesurais cependant, avec précaution. Je démarrais en un quart d'heure là où il fallait une heure. Le Captagon était trouvable en pharmacie, à condition d'avoir une ordonnance signée d'un médecin complaisant. Mais tout cela a disparu. Vous êtes désormais prié de prendre des calmants pour accepter l'ennui et la vulgarité de notre époque. Le cannabis, c'est autre chose : vous pouvez chevaucher votre corps. Il faut relire Baudelaire. ■■■

« Bernard Frank ne retenait rien de mes écrits et, du coup, il ne disait rien, comme Zemmour aujourd'hui. »

■■■ Vous en prenez encore?

Plus besoin, j'ai intégré le processus.

Céline vous a téléphoné un jour. Racontez-nous.

J'étais en réunion avec des amis, dont l'un avait le numéro de Céline à Meudon. Je l'ai donc appelé et, à ma grande surprise, il m'a proposé de passer le voir quand je voulais. Cela reste un des regrets de ma vie, car j'aurais dû sauter dans un taxi pour le retrouver. Il est mort quelque temps plus tard.

Qu'est-ce qui fait que vous n'avez pas été un Hussard?

La position sur la guerre d'Algérie nous séparait. Impossible. Dans cette région, à part Céline, c'est Morand. Point.

Quelle est votre région justement? De gauche, certes, mais avec de multiples variations...

Je suis un anarchiste foncier. La société me ment! Ce n'est pas moi qui ai inventé la société du spectacle, qui a pris des proportions inimaginables. Je suis aussi réfractaire. Je ne vote plus depuis le Moyen Age.

Qu'étaient donc vos favoris politiques, car vous en avez eu? De simples coups de cœur?

Des coups de Jarnac! Le dernier qui me semblait intéressant, c'était Mitterrand pour son étanchéité. Il avait un destin. La mission, pour lui, était de noyer le PCF, il l'a fait. Celle de Hollande est de noyer le PS, c'est en cours. Mitterrand avait été très intéressé par mon livre « Femmes ». Il m'avait invité à déjeuner et je l'ai... écouté.

Le grand homme de votre vie reste Jean-Paul II...

J'ai écrit un livre, « La divine comédie », et un roman intitulé « Le secret », qui portait sur l'attentat contre Jean-Paul II. Je les lui ai envoyés et, en retour, j'ai reçu via la nonciature une lettre de remerciement. J'ai été ensuite reçu au Vatican. Le pape m'a mis la main sur l'épaule et je me suis agenouillé. Certains m'ont reproché cette génuflexion protocolaire...

Est-ce que, selon vous, « c'était mieux avant »?

Je ne suis pas décliniste et cela n'a jamais été mieux avant. Je dis juste que je n'aimerais pas avoir 25 ans aujourd'hui. C'est différent. C'était très dur avant. La décadence est un mot du XIX^e siècle et nous y sommes revenus, car c'est l'époque la plus réactionnaire que j'ai constatée. Mais la décadence pouvait être suivie d'une renaissance... Là, nous sommes dans la déliquescence, c'est comme mettre un sucre dans le café. Moi, j'ironise. Je suis dans l'ironie agressive.

Vous avez été l'éditeur de Philippe Muray. Diriez-vous, comme certains, qu'il manque à notre époque?

Muray, qui était un ami, a écrit un livre génial, « Le XIX^e siècle à travers les âges », titre prophétique. Il était prophète, comme Houellebecq en est un avec « Soumission » – qui n'est pas ma tasse de thé, je préfère l'énergie positive. Puis Muray a commencé à se durcir, car il était mieux connu à travers ses polémiques que pour ses romans. A la fin, il a fini par écrire

des poèmes très mauvais, comme le sont ceux de Houellebecq. Enfin, Muray était devenu récupérable.

Une polémique a pas mal secoué votre maison, Gallimard, c'est l'affaire Richard Millet...

J'ai été consterné par tout. Par Millet comme par la morale. Millet était un très bon lecteur au comité de lecture, mais j'ai trouvé consternant son livre sur Breivik. J'approuve les erreurs qui mènent plus loin. La sienne menait à une impasse. Puis il y eut procès, que je n'ai pas approuvé. Je n'aime pas les pétitions et tous les vieux trucs communistes qui vous obligent à être dans des ensembles avec des gens que vous n'approuvez pas.

Avez-vous enfin compris votre éviction du « JDD »?

Au *Nouvel Observateur*, quand on a mis fin à ma collaboration, on m'a dit que c'était lié à un changement de maquette. Pour *Le Journal du dimanche*, idem. La vérité est que j'ai été évincé pour un papier sur [Valérie] Trierweiler...

Comment vous situez-vous dans le débat sur la vraie gauche et la fausse gauche?

Il y a une étrange effervescence de la pensée. Dans la *Revue des Deux Mondes*, j'ai lu Michel Onfray, qui fait de grandes déclarations sur la vraie gauche, à laquelle il appartient, car son père était ouvrier agricole et sa mère femme de ménage. Pareil pour Annie Ernaux, fille de rien et aujourd'hui grand écrivain... Cela me fatigue.

Attention, mépris de classe!

Je n'ai pas mon visa d'origine modeste, j'en suis navré. Mais que ceux-là montrent de quoi ils sont capables en tant qu'écrivains et par la liberté conquise par eux-mêmes.

La « Pléiade », pour vous, c'est pour quand?

Il y aurait une grève! Plus sérieusement, il faut mourir pour cela, je dirais donc dans trente ans.

Et l'Académie?

Pas question. Mourir.

Quels sont vos rapports avec Modiano?

Très bons. Je le fais rire. Il ne bégaie plus. Il a créé un personnage considérable. Lui aussi n'est pas à l'Académie. Vous savez son mot? « Trop d'indignités nationales. »

Houellebecq?

Excellents rapports. Il fait du noir, je fais du bleu. C'est un très bon raconteur. Par provocation, il pourrait entrer à l'Académie.

Carrère?

Beaucoup de talent, même si je n'ai pas aimé son « Royaume ».

Le Clézio?

Rapports très courtois. Il a écrit au moins deux ou trois bons livres. Voilà, je crois qu'on a fait le tour des écrivains [rites] ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SAÏD MAHRANE

* « Mouvement », de Philippe Sollers (Gallimard, 230 p., 19 €).

« Houellebecq fait du noir, je fais du bleu. C'est un très bon raconteur. Par provocation, il pourrait entrer à l'Académie. »